

Voyage en Gibbonie. Visiter Lausanne à l'époque romantique

Ariane Devanthery

Un être humain peut-il devenir une attraction touristique ? Si oui, comment cela se construit-il ? Est-on face à un phénomène de mode assez bref ou à un état de fait de longue durée ? Cette « touristification » est-elle stable ou connaît-elle des phases différenciées, peut-on identifier des points d'inflexion ? À parcourir la littérature viatique évoquant Gibbon au début du XIX^e siècle, il semble bien qu'il faille répondre positivement à la première question. Prenant appui sur un corpus de récits de voyage et de guides imprimés, cet article cherchera à identifier les mécanismes de ce phénomène et à décrire son évolution au cours du siècle.

Les trois temps d'une émotion culturelle

Étudier l'histoire des vagues du tourisme culturel permet d'identifier trois moments récurrents. Le premier est celui de l'émergence d'une émotion culturelle, qui devient souvent rapidement touristique ; le deuxième est celui du développement et de l'apogée de cette mode, et le troisième celui du déclin de l'intérêt. La durée d'une vague culturelle peut varier, de quelques dizaines d'années à plus d'un siècle. Chacune a ses particularités, ses éléments démultiplicateurs et ses moments décisifs, et doit donc être examinée pour elle-même.

La mise en place du voyage en « Gibbonie lausannoise » suit fidèlement ce processus. La dernière décennie du XVIII^e siècle voit s'amorcer ce qui deviendra bientôt le pèlerinage gibbonien ; commencent en effet à être publiés des récits de voyageurs ayant rencontré Gibbon à Lausanne – dans les années 1780-1790, on lui rendait visite comme on venait trouver le médecin Auguste Tissot ou l'illustre savant Albert de Haller. Ces récits évoquent l'historien anglais en quelques lignes ou quelques pages, tels ceux de deux voyageurs allemands, Friederich von Matthisson (1795)¹ et Heinrich Marcard (1799)². En 1796 sort aussi la première édition (posthume) des *Memoirs of My Life* de

Gibbon, éditée par son ami Lord Sheffield et immédiatement traduite en français. Gibbon y raconte le moment où il a mis le point final à son *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain* :

Ce fut le jour, ou plutôt la nuit du 27 juin 1789 que, dans mon jardin, dans ma maison d'été, j'écrivis les dernières lignes de la dernière page. Après avoir posé ma plume, je fis plusieurs tours sous un berceau d'acacias, d'où la vue domine et s'étend sur la campagne, le lac, les montagnes. L'air était tempéré, le ciel serein, le globe argenté de la lune était réfléchi par les eaux, et toute la nature silencieuse. Je ne dissimulerai pas mes premières émotions de joie à cet instant du recouvrement de ma liberté, et peut-être de l'établissement de ma réputation. Mais mon orgueil fut bientôt humilié, et une mélancolie pensive s'empara de mon esprit, à l'idée que j'avais pris un congé éternel d'un vieux et agréable compagnon, et que, quelle que pût être la durée future de mon histoire, la vie précaire de l'historien ne pouvait plus être longue.³

Ce texte est fondamental dans la constitution du pèlerinage consacré à Gibbon à Lausanne. Si son statut autobiographique est important, plus important encore est le fait que l'événement relaté est situé dans un lieu précis. Un ancrage dans le monde réel se réalise ici, qui va permettre aux admirateurs de l'historien de venir revivre son émotion à l'endroit exact où elle s'est initialement déroulée. Livre ou guide en main – les guides ne manqueront ni de rappeler l'anecdote ni de citer les mots de Gibbon –, ils chercheront à localiser le jardin, la « maison d'été », le berceau d'acacias. Et laisseront le témoignage de l'écrivain et leurs souvenirs émerger, s'actualiser, s'amplifier par le fait d'être présent sur les lieux mêmes, et leur savoir jusqu'alors livresque devenir concret, vécu. Ces moments sont des temps d'intensification et de densification du voyage culturel. C'est pour les vivre que l'on se met en route et les avoir vécus justifie le voyage.



Dessiné par Desvernois en 1824.

Lith. de Spengler et C^{ie} à Lausanne

JARDIN DE GIBBON A LAUSANNE .

Chez Auvolat, Libraire à Lausanne.

L'étude de la formation d'autres pèlerinages littéraires permet de constater qu'une entrée dans le monde du tourisme culturel se fait souvent à la suite d'une première reconnaissance artistique, généralement littéraire ou picturale. Les auteurs de guides de voyage ont dès lors un point d'accroche et de citation, une légitimation attestée sur laquelle fonder leurs propres propositions de visites. Les plus érudits ou ceux qui connaissent le mieux les lieux commencent à

Fig. 1. Joseph-Eugène Desvernois,
« Jardin de Gibbon à Lausanne », lithographie,
Spengler et C^{ie} à Lausanne, 19.4 × 23.3 cm, 1824.
MHL, inv. I.11.9.D.1.c.

faire mention du phénomène; et un nouvel élément culturel entre ainsi dans le monde du voyage. La fortune touristique du pèlerinage gibbonien naît avec le XIX^e siècle, quand le *Manuel du voyageur en Suisse* (1805) du très réputé Johann Gottfried Ebel évoque pour la première fois dans la description de Lausanne un endroit lié à Gibbon :

Beaux points de vue; promenades. Sur la terrasse près de la cathédrale; cette église est un très-beau bâtiment du X^e siècle. Dans la maison de M. *Levade*, et surtout sur la terrasse de la maison dans laquelle le célèbre *Gibbon* a composé son histoire de la décadence de l'Empire romain. – Sur la promenade de *Montbenon* au sortir de la porte de *St. François*.⁴

L'auteur ne propose pas une visite de la maison où a vécu Gibbon, pas plus qu'une immersion dans la vie lausannoise de l'historien anglais. Énumérant les beaux points de vue que l'on trouve à Lausanne, il passe en revue les lieux d'où le panorama est particulièrement remarquable. C'est dans ce contexte qu'apparaît la «terrasse» de la maison de la Grotte. Les informations destinées à présenter Gibbon lui-même ne sont données qu'en complément, sous forme d'adjectif («célèbre») ou dans une phrase relative («dans laquelle

[il] a composé son histoire de la décadence de l'Empire romain.»). Mais l'épithète est importante et l'information de la relative l'est tout autant, puisqu'elle rappelle la rédaction de l'œuvre majeure de l'historien. Ces éléments et la manière dont ils sont insérés dans le texte (par le biais d'un lieu) doivent être soulignés. On les retrouvera en effet presque inchangés dans nombre de guides postérieurs. La renommée des ouvrages d'Ebel était telle qu'ils ont été abondamment repris. Une longue répétition se met alors en place.

Invitations au voyage

La répétition qui s'installe est à la fois textuelle et iconographique. À dater des années 1820, de nombreuses images sont publiées, qui représentent non la maison de Georges Deyverdun où habite Gibbon, mais le jardin et le fameux pavillon dans lequel l'historien raconte avoir mis le point final à son histoire romaine [fig. 1 et 2]. Ces lithographies et eaux-fortes – à la légende parfois inexacte [fig. 3] – appartiennent aussi au monde du tourisme naissant. Les guides de voyage contemporains étant encore très peu illustrés, elles jouaient le rôle de nos cartes postales et photos souvenir. Guides et images fonctionnent de manière similaire :



Fig. 2. Jean Dubois, «Pavillon de Gibbon», lithographie, Spengler et C^{ie} à Genève, 10.7 x 13.1 cm, [v. 1826-1827]. MHL, inv. I.23.B.2.16



C. Heath del. et sculp.

THE PAVILION & TERRACE AT LAUSANNE.

From whence the magnificent & beautiful View described by Mr. Gibbon in his Memoirs & Letters.

Fig. 3. Charles Heath, «*The Pavilion & Terrace at Lausanne, From whence the magnificent & beautiful View described by Mr. Gibbon in his Memoirs & Letters*», eau-forte, 12.8 x 18 cm, [1850]. MHL, inv. I.11.9.D.5

ce sont des invitations au voyage, à la découverte, à l'expérience. Elles informent les voyageurs, leur indiquent des possibilités de visite, créent une envie, ancrent un désir. Certains y verront peut-être une injonction, considérant que les guides de voyage sont prescriptifs et obligent leurs lecteurs à faire ce qu'ils préconisent. Je ne peux me résoudre à le penser ainsi; si prescription il y a, ce ne sont ni les guides de voyage ni les estampes qui la mettent en place, mais bien la culture d'une époque. Les guides et les images ne peuvent être davantage qu'une force de proposition. La décision de se rendre à un endroit et non à un autre, la liberté de réaliser ou non l'expérience conseillée sont du ressort des voyageurs. Ils sont en effet seuls à choisir de concrétiser l'expérience, de la propager, de lui donner de la valeur ou de critiquer son insignifiance.

À la recherche de l'émotion

Comme les guides de voyage doivent dresser le catalogue des possibles de manière relativement neutre et laisser aux voyageurs la liberté d'apprécier ou de décrier, ce n'est pas dans leurs pages que l'on trouvera les jugements les plus personnels et les émotions les plus vives. Les témoignages sensibles se rencontrent en revanche abondamment dans les récits de voyage. Loin de toute neutralité, ces derniers sont, au XIX^e siècle, délibérément subjectifs. Dans la deuxième phase de la vogue culturelle du pèlerinage gibbonien, qui voit le développement et l'apogée de celui-ci, les récits mentionnant la terrasse de Gibbon à Lausanne sont nombreux et volontiers exaltés. Leur lecture permet de constater que l'expérience relatée n'est pas identique à celle décrite dans le guide. Les récits de voyage ne sont en effet pas des propositions qui précèdent le voyage, encore au stade de l'invitation à une émotion, mais bien des témoignages postérieurs à la visite, la narration de sentiments vécus, actualisés. Chaque récit développant une ou plusieurs anecdotes, les premiers multiplieront les secondes. Et, si le voyageur

a connu personnellement Gibbon, ces dernières peuvent se révéler intimes. Les voyageurs lisant cependant souvent les écrits de leurs prédécesseurs, les redites se font nombreuses, l'intertextualité étant l'une des caractéristiques de la littérature viatique. Ces textes se citent ainsi fréquemment, se commentent les uns les autres, se complètent, voire se critiquent⁵.

L'événement qui a le plus frappé les voyageurs et dont ceux-ci veulent faire l'expérience à Lausanne est, comme mentionné, le moment de la fin de la rédaction de *Histoire du déclin et de la chute de l'Empire romain*, que Gibbon raconte dans ses *Mémoires*. Le témoignage laissé par la comtesse de Blessington, publié en 1839 dans *The Idler in Italy*, est exemplaire à cet égard.

Visité aujourd'hui l'endroit du long séjour de Gibbon, quand il a donné au monde son admirable *Histoire du Déclin et de la Chute de l'Empire romain*; une œuvre qui, quelles que soient ses imperfections, a, pour la recherche et la profondeur de la réflexion, rarement été égalée et jamais surpassée. En flânant dans ces allées, qu'il a si souvent arpentées, je me suis évidemment souvenue du passage de son livre si connu, qui commémore la fin de son ardu labeur; un passage avec lequel tout le monde doit sympathiser et qui dévoile son auteur. [La comtesse cite l'extrait des *Mémoires* de Gibbon.] Il y a quelque chose dans ces réflexions qui en appellent au cœur de chacun; mais elles sont encore plus touchantes quand on se trouve à l'endroit où elles ont été faites. Le pays, le lac, les montagnes, tout demeure comme il les a vus, bien qu'il ne soit plus là. Nous ne sommes que les acteurs de l'affairé théâtre de la vie. Les décors du drame restent inchangés, mais, après un bref passage, les acteurs laissent la place à d'autres, avant d'être à leur tour remplacés. Heureux ceux qui, quand le rideau se baisse, sentent qu'ils ont bien joué leur rôle et laissent derrière eux un nom qui ne mourra pas!⁶

Les flâneries de Lady Blessington dans le jardin de la Grotte ainsi que ses méditations sur la brièveté de la vie nous offrent un accès à des pensées intimes. Quand un voyageur parvient à vivre sur les lieux une émotion culturelle de cette nature, il touche à un moment d'une singulière intensité, un instant au sein du voyage qui se leste d'une culture sensible, vécue, un temps où l'expérience viatique se densifie, où le souvenir s'ancre pour ne plus s'effacer. Fortes, ces occasions où une culture se perçoit de manière concrète sont rares, mais elles donnent tout leur sens aux voyages culturels.

Effets de l'entrée en tourisme

Si aucun chiffre ne peut être articulé concernant le nombre des visiteurs venus voir la maison de Gibbon à Lausanne, un récit de voyage français publié au début des années 1820 évoque les effets indésirables de cette « mise en tourisme » :

La maison de Gibbon est un des principaux objets de curiosité de cette ville, et le propriétaire actuel en souffre un peu; il a cependant bien voulu nous en faire les honneurs. L'appartement principal, à présent un comptoir, a dû être agréable; mais la terrasse dont Gibbon fait tant d'éloges, longue de quarante toises sur cinq tout au plus, sablée, dénuée d'ombre, donnant sur un verger qui cache la vue, n'est qu'une grillade et le petit cabinet où l'historien écrivit les dernières lignes de son grand ouvrage sur le *déclin de l'empire romain*, décline lui-même et tombe en ruine. L'illustre auteur n'a pas laissé ici des souvenirs qui lui soient favorables; minutieux, exigeant, rapportant tout à lui-même, et ce *lui*, un être assez repoussant.⁷

Au-delà du verbe volontiers critique de Louis Simond, au-delà aussi de sa nationalité française – qui peut influencer son jugement à l'égard de l'historien anglais –, son commentaire sur la maison de Gibbon autour de 1820 donne d'intéressantes informations sur le développement du tourisme. La première concerne le nombre des voyageurs venus visiter la Grotte, perpétuant une pratique viatique habituelle du Grand Tour. Ce qui était toutefois possible au XVIII^e siècle, quand les voyageurs étaient peu nombreux, devient de plus en plus problématique avec la multiplication des touristes, particulièrement après 1815 et la levée du blocus continental que Napoléon avait longtemps imposé aux Anglais. Le propriétaire de la maison dit en effet « souffrir » du nombre des visites demandées, la demeure de Gibbon étant alors l'« un des principaux objets de curiosité » à Lausanne.

Est-ce dû au grand nombre des visiteurs ou est-ce le signe d'un manque d'entretien? Le petit cabinet tellement couru commence à tomber en ruine. Ici se révèle l'un des grands problèmes du tourisme: un lieu devenu attraction touristique finit très souvent par pâtir de l'intérêt même qu'il suscite. Les trop fréquentes visites en viennent à abîmer – voire parfois détruire – l'objet de l'admiration. Le tourisme étant au XIX^e siècle un phénomène récent, la manière de gérer la mise en tourisme des monuments en est encore à ses balbutiements. Pour le château de Chillon, par exemple, il faudra attendre la fin du siècle pour que

des travaux d'entretien soient entrepris et le flot des visiteurs canalisé.

Plus de dix ans après le texte de Louis Simond paraît *La Suisse pittoresque* de William Beattie avec les très beaux paysages gravés de William Bartlett. Commande d'éditeur, cet ouvrage vante les hauts lieux du tourisme en Suisse et propose un regard anglais sur la maison de Gibbon.

Un des objets les plus intéressants est la maison de Gibbon, sur la route d'Ouchy. Cependant, de même que l'habitation de l'Arioste à Ferrare, ou la maison de campagne de Pope à Twickenham, elle a presque perdu son identité : mais, formant un des anneaux de cette chaîne morale qui environne le lac Léman, elle ne peut ni perdre de son intérêt, ni manquer de visiteurs. C'est dans cette retraite que le grand écrivain continua et termina le beau monument historique qui, quoiqu'on puisse l'attaquer sous le rapport des principes et de quelques déductions philosophiques, fait cependant autorité, et suffira pour transmettre le nom de l'auteur à la dernière postérité. Le morceau qu'il écrivit à la fin des sept années passées dans cette espèce de sanctuaire et consacrées à un ouvrage dans lequel il a déployé tous les trésors d'une immense érudition et d'un génie profond, est extrêmement remarquable. Les lettres familières dans lesquelles Gibbon rend compte jour par jour des occupations de sa vie, tandis qu'il habitait cette solitude, ont acquis un grand intérêt depuis que des changements y ont eu lieu, et que les personnes privilégiées qui faisaient partie de la société de Gibbon ont disparu. On ne peut faire un plus bel éloge de ce pays magnifique et de l'agrément de la société, que celui-ci : « Sept années se sont écoulées depuis mon établissement à Lausanne ; et, si chaque jour n'a pas été également doux et serein, il n'y en a pas un, il n'y a peut-être pas même un moment où je me sois repenti de mon choix.⁸

Si Beattie y déplore aussi les méfaits de la « touristification », arguant que la maison de Gibbon a « perdu son identité » comme d'autres demeures pareillement « mises en tourisme », tout n'est pourtant pas à rejeter. Il explique en effet que l'endroit est un lieu que les voyageurs contemporains ne peuvent manquer de visiter, car il est devenu culturellement incontournable. Cette constatation faite, il ne questionne cependant ni les raisons ni les façons dont ces lieux, où une culture semble pour un temps se condenser, sont construits.

Cet extrait exprime enfin une idée intéressante pour le développement du tourisme culturel en général et romantique en particulier, la formation d'un culte de la mémoire.

Comme Beattie l'assure – en filant les significations liées au « sanctuaire » et à la « solitude », qui sont pourtant des notions très étrangères à la vie menée par Gibbon à Lausanne –, la disparition des gens et des choses, les idées de la perte et de la ruine contre lesquelles on lutte en vain, la volonté de maintenir vivace le souvenir provoquent une douce nostalgie, sentiment probablement constitutif de tout pèlerinage littéraire.

Désintérêt des récits de voyage, mais reconnaissance de la pierre

Une vogue culturelle à son maximum finit par lasser. Les émotions grandiloquentes – voire boursoufflées et affectées –, les témoignages en trop grand nombre, la répétition du même ennui. La banalisation s'installe, les émotions sont moins fortes. Le désintérêt suit, l'ironie et la critique peut-être. L'envie de nouveauté vient chasser la mode trop établie. Pour ce qui touche au pèlerinage gibbonien à Lausanne, cette période devient évidente au milieu du XIX^e siècle : les textes se raréfient, avouent leur indifférence ou basculent dans la critique. Au début des années 1860, l'Américaine Elizabeth Missing Sewell témoigne non seulement de ce désintérêt mais aussi de sa méconnaissance envers Gibbon et son œuvre. Elle juge ainsi durement l'historien anglais, non pour sa maison ou son jardin, mais pour les idées religieuses qu'elle lui prête.

Je ne dois pas oublier de vous dire qu'il y a un hôtel à Lausanne qui a pris le nom d'un Anglais – Gibbon. Il a vécu à Lausanne quelque temps et, pendant son séjour, il a écrit une histoire des événements qui sont arrivés aux Romains après la naissance du Saint Sauveur. Une partie de sa maison est maintenant intégrée à l'hôtel ; et ce qui était son jardin est maintenant le jardin de l'hôtel. Nous ne l'avons pas vu parce qu'il n'y avait pas de temps à perdre et que ça ne m'intéresse pas beaucoup, car, bien qu'il ait été un homme très intelligent, il n'était pas croyant. Et son histoire est pleine de choses qui auraient mieux fait de ne jamais être écrites. A tel point que j'aurais eu peine plutôt que plaisir à me souvenir de lui.⁹

Si rien d'autre n'était venu interférer dans le pèlerinage culturel consacré à Gibbon à Lausanne, il se serait probablement éteint de lui-même avant la fin du XIX^e siècle. Mais la construction, entre 1838 et 1839, du vaste hôtel de luxe évoqué par Mme Sewell et auquel on a donné le nom de l'historien anglais est venu brouiller cette logique.

Cette construction a lieu à une période où le pèlerinage gibbonien est encore marqué et devient un moment important dans l'histoire du voyage en Gibbonie lausannoise. Élevé à l'angle de la place Saint-François et de la rue du Petit-Chêne, l'hôtel Gibbon participe à la transformation urbanistique de Lausanne au XIX^e siècle. Saint-François est en effet alors en train de devenir le nouveau centre urbain : le relais de poste pour les diligences s'y trouve déjà, le Grand-Pont sera construit peu après (1839-1844) et le centre de gravité de l'accueil des étrangers, qui avait longtemps été situé plus haut sur la rue de Bourg¹⁰, s'y déplace progressivement. Comme le terrain sur lequel l'hôtel est construit recoupe une partie du jardin de la Grotte, le nom a dû s'imposer [fig. 4].

Dès lors, le pèlerinage gibbonien va se trouver mêlé à la promotion touristique de l'établissement et rendre impossible la distinction entre les effets du pèlerinage et ceux du rayonnement de l'hôtel. Il est certain que le second a bénéficié de la vogue culturelle encore active au moment de sa construction. Mais il est probable que la mode gibbonienne a en retour profité de l'ancrage matériel que lui offrait l'hôtel et a gagné, grâce à lui, quelques décennies supplémentaires de reconnaissance.

Reliques

Les textes qui permettront de tracer la suite de cette histoire sont des guides de voyage. Le contraste avec les récits de voyage pleins d'émotion est marqué : les formulations sont brèves, la langue cherche l'efficacité et l'information plus que le sentiment. Chaque mot a été pesé, mesuré, sélectionné. Si les guides de voyage évoquent toujours l'expérience de la Gibbonie lausannoise, elle sera présentée de manière codifiée et rapide et, souvent, avec un « moyen d'accroche », c'est-à-dire un objet à voir, une trace, un vestige, pour soutenir l'émotion qui ne se suffit plus à elle-même. On ne vient plus s'émouvoir, on vient rendre hommage, la raison remplaçant les élans du cœur. Les visites se font plus courtes et se commercialisent progressivement. Une fois l'Hôtel Gibbon construit, la proposition de l'expérience culturelle se mêle, dans les guides touristiques, à l'information purement pratique, voire commerciale.

Un guide qui parle aux Anglais

Les trois grands guides culturels nationaux du XIX^e siècle, le Murray anglais, le Baedeker allemand et le Joanne français

(futur Guide Bleu), sont publiés dès le tournant des années 1840. Citons d'abord le guide Murray de 1838, édité peu avant la construction de l'hôtel :

*La maison de l'historien Gibbon se trouve dans la partie la plus basse de la ville, derrière l'église St-François et à droite de la route descendant vers Ouchy. On dit qu'elle n'a pas changé. Elle a un jardin, une terrasse surplombant le lac, une maison d'été et quelques acacias ; mais une autre maison d'été, dans laquelle on dit qu'il a fini d'écrire son histoire et la promenade en berceau ont été déplacées. Il y fait allusion dans le remarquable passage suivant¹¹. [Le guide cite ensuite les *Mémoires* de Gibbon : « c'était le jour ou plutôt la nuit du 27 juin 1787 [sic]... »].*

Pour un guide, cette évocation de Gibbon construite en deux paragraphes (les informations sur la maison et la citation de l'historien) est remarquablement longue. On y retrouve tous les éléments matériels qui font partie d'un pèlerinage gibbonien désormais « stabilisé » : le jardin, la terrasse, la maison d'été et les acacias. Mais un doute commence à s'installer : on dit que tout est intact, or ce n'est plus le cas : le vrai pavillon de jardin et la promenade en berceau auraient disparu. Comment faire confiance aux traces matérielles ? Et à ceux qui les exploitent ? Le recours au célèbre passage des *Mémoires* de Gibbon, qui véhicule une émotion forte, vient en renfort d'authenticité à ce lieu.

En 1886, la dix-septième édition du guide Murray explique toujours où trouver précisément la maison de Gibbon (elle ne sera démolie qu'en 1896), mais poursuit en disant que tant la maison que le jardin ont été complètement transformés : « Les murs de l'Hôtel Gibbon occupent le site de sa maison d'été et la promenade en berceau a été détruite pour faire place au jardin de l'hôtel, mais la terrasse surplombant le lac, un tilleul et quelques acacias subsistent. »¹² Toujours présente, la citation de Gibbon n'a pas été raccourcie, ce qui indique une fois de plus son importance pour la culture anglaise. Si le guide souligne tous les changements qui se sont produits depuis l'époque de Gibbon – y décèlera-t-on une trace de nostalgie ? –, il s'efforce dans le même temps de souligner tout ce qui permettra aux touristes de perpétuer l'émotion culturelle du pèlerinage gibbonien. La modification des lieux n'autorisant plus l'expérience immersive qui était encore possible cinquante ans plus tôt, le guide en est réduit à proposer une expérience différente, basée d'une part sur l'imagination des voyageurs et d'autre part sur l'expérience esthétique que constitue la vue sur le lac.



Fig. 4. Daniel Wegelin, «Hôtel Gibbon à Lausanne tenu par J. Bachhofner. Cet Hôtel nouvellement construit est situé dans un superbe emplacement et jouit d'une vue magnifique sur le lac et les Alpes», aquatinte, 21.3 x 35.6 cm, [1839]. MHL, inv. I.18.B.3.a.

Un guide direct et pratique

Chaque guide possède un ton particulier. Si le Murray est indéniablement le plus anglais – il indiquera toujours où trouver thé et journaux anglais –, le guide Joanne partage avec lui un aspect très culturel, alors que le Baedeker allemand est plus centré sur la modernité technique et la recherche d'efficacité pratique et illicutoire, qui se réalise par la force même de la parole. Les éditions Baedeker de 1844 (premier Baedeker sur la Suisse – en allemand) et de 1852 (premier Baedeker sur la Suisse en français) sont très semblables. Citons ici le texte de 1852 :

Lausanne. Hôtels: *Hôtel Gibbon*, près de la poste, bon; belle vue sur le lac, table d'hôte à 1, 5 et 8 h., à 3 et 4 fr.

La Grotte, lieu de vie et de mémoire

Chambre 2 fr., bougie 1, déjeuner 1 ½, service 1 fr. Le célèbre historien Gibbon composa une partie de son histoire romaine dans le petit jardin qui est derrière la salle à manger; ce jardin faisait partie de sa campagne.¹³

Le guide allemand associe d'emblée une information sur Edward Gibbon à l'hôtel qui porte son nom, l'historien anglais n'étant pas évoqué ailleurs dans les pages dédiées à Lausanne. Quelques variations de formulation ou de place dans la hiérarchie des hôtels mises à part, cette mention va être maintenue jusqu'en 1901. Un important changement interviendra en 1903: l'Hôtel Gibbon sera désormais mentionné sans aucune référence à l'historien.

Le local de l'étape

Si les guides Baedeker et Murray couvrent toute la Suisse – ce qui implique un traitement très condensé de l'information –, les guides locaux consacrés à une seule ville ou région peuvent se permettre d'être plus diserts. C'est donc avec précaution qu'il faut les comparer aux guides généralistes. C'est le cas de *Quelques renseignements sur Lausanne et le Canton de Vaud, précédés d'une notice sur Edward Gibbon, à l'usage des étrangers*. Publié par l'historien vaudois Victor Cérésole en 1858, il actualise ainsi l'émotion culturelle gibbonienne:

Une partie du jardin de la Grotte, avec le cabinet où travaillait le célèbre historien, constitue maintenant le domaine de l'Hôtel Gibbon. [...] (Un excellent portrait à l'huile de Gibbon se trouve dans la salle à manger de l'Hôtel. – Le cabinet de lecture qui y touche contient l'édition française en 18 volumes de *La décadence et la chute de l'empire romain*, ainsi que les *Mémoires de Gibbon*.)¹⁴

Si la mention du jardin est un motif connu, la deuxième partie de la description est intéressante à la fois par son contenu et par sa forme. L'information change en effet non seulement de nature, mais aussi de taille: sont évoqués un portrait de Gibbon et ses ouvrages les plus connus du grand public. Les moyens permettant l'actualisation de l'émotion culturelle perdent en importance et, surtout, ne donnent plus lieu à une expérience immersive. Ce que l'on peut désormais appeler des «reliques» favorise un travail de mémoire plus intellectuel que sensible.

La manière dont l'information est dispensée est aussi curieuse, les parenthèses étant le signe d'un décrochement dans la logique du discours du guide. On passe d'un large résumé de la vie d'Edward Gibbon à une indication qui tient du détail. Mais ce détail a visiblement été jugé nécessaire par l'auteur pour rendre possible l'émotion du pèlerinage culturel. Victor Cérésole avait sans doute compris que l'attraction de la Gibbonie lausannoise était en train de perdre du terrain et a peut-être cherché à en prolonger la mode.



Fig. 5. F. Baumann, «*Hôtel Gibbon à Lausanne. Ritter-Rossel propriétaire*», lithographie, Imprimerie de Frédéric Margueron à Genève, 43.5 x 58.5 cm, [v. 1839-1876]. MHL, inv. I.28.A.1.c.



Fig. 6. Publicité pour l'hôtel Gibbon insérée dans le guide *Itinéraire de la Suisse, du Mont-Blanc, de la vallée de Chamonix et des vallées italiennes* de Paul Joanne (Paris, Hachette, 1882), vol. 1, p. 31. Collection privée.

Où la culture se révèle générationnelle

La façon dont les guides Joanne rendent compte de la vogue gibbonienne à Lausanne emprunte au Murray son intérêt culturel et au Baedeker sa manière de faire. Dès la deuxième édition de *l'itinéraire de la Suisse*, en 1853, Adolphe Joanne imite le Baedeker et lie l'information dédiée à l'historien à celle décrivant l'hôtel, ce qui rend la présentation des hôtels quelque peu hétéroclite, composée à la fois de renseignements pratiques et d'informations encyclopédiques. Voici le texte de 1859 :

Hôtel Gibbon, place Saint-François, près de la poste: on l'aperçoit de la gare; chambres: 2 fr. et au-dessus; service: 1 fr.; bougie: 50 c.; thé ou café: 1 fr. 50 c.; dîner à table d'hôte: 3 frs à 1 et 8 h., 4 fr. à 5 h. – L'hôtel Gibbon, l'hôtel le mieux situé de toute la Suisse, a été bâti dans le jardin de la maison habitée autrefois par le célèbre historien de ce nom, et où, la nuit du 27 juin 1787 [sic], entre onze heures et minuit, il écrivit les dernières lignes de son *Histoire de la décadence et de la chute de l'empire romain*. Il vient d'être complètement restauré, et son propriétaire actuel, M. Ritter, fait les plus louables efforts pour contenir tous les voyageurs.¹⁵

L'attention portée aux localisations est typique d'un guide de voyage. Le texte donne non seulement le nom de la

Comment les Lausannois prononçaient-ils le nom de Gibbon ? À la française – ce qui donne approximativement: « Jibon » – ou à l'anglaise ? Le voyageur français Bailly de Lalonde, qui publie en 1842 à Paris *Le Léman ou Voyage pittoresque, historique et littéraire à Genève et dans le canton de Vaud (Suisse)*, y répond dans une note de bas de page à destination de ses compatriotes :

« À Lausanne, et dans toute la Suisse, on prononce *Guibonne*, et non *Gibbon* comme en France. Cette observation en elle-même n'est pas aussi indifférente qu'on pourrait le croire: on a vu des Français chercher longtemps la demeure de Gibbon, à Lausanne, parce qu'ils ne pouvaient se faire comprendre en ne prononçant pas le nom de cet historien à la manière anglaise. »

Bailly de Lalonde, *Le Léman ou Voyage pittoresque, historique et littéraire à Genève et dans le canton de Vaud (Suisse)*, Paris, Dentu, 1842, t. I, p. 290.



Fig. 7. «*Hôtel Gibbon, Lausanne. L. Liebermann Directeur*», anonyme, estampe photomécanique sur enveloppe, Art. Institut Orell Füssli à Zurich, 10 × 13,8 cm, [v. 1900-1920]. MHL, inv. I.27.A.24.

place, mais aussi des repères plus empiriques (« près de la poste », « on l'aperçoit de la gare »), d'ailleurs volontiers dédoublés. Suivent les informations habituelles sur la Gibbonie lausannoise [fig. 5]. À l'instar du guide Murray, le Joanne de 1859 mentionne Gibbon une seconde fois, dans un paragraphe consacré à la vie de société lausannoise du XVIII^e siècle :

Au XVIII^e siècle, Lausanne jouit d'une certaine célébrité littéraire. Voltaire, qui y passa « les jours les plus heureux de sa vie », invita l'univers à se rendre dans cette ville « où l'on retrouverait l'âge d'or avec les agréments du siècle de fer. » Cet appel fut entendu. Longtemps après son départ, Fox, Raynal, Mercier, Servan, Brissot, Zimmermann, s'y rencontraient avec une foule d'étrangers de distinction aux *samedis* de madame de Charrière ; on y remarquait aussi madame de Montolieu et mademoiselle Suzanne Curchod, depuis madame Necker, alors l'objet des plus tendres pensées de Gibbon. Court de Gibelin y travaillait dans la retraite du Timonet à son *Monde primitif*.¹⁶

On trouvera évoquées les « tendres pensées » de Gibbon pour la belle Suzanne Curchod dans ces guides jusqu'en 1874. L'édition de 1882, retravaillée par le fils d'Adolphe Joanne après le décès de son père, les effacera. Le guide Joanne de 1908 confirmera ce qui a déjà été signalé dans

les guides Baedeker du début du XX^e siècle : le souvenir de l'historien Gibbon s'efface et les guides cessent de l'évoquer. L'Hôtel Gibbon, qui continue naturellement à être mentionné dans les pages hôtelières, y est décrit comme une « maison d'ancienne renommée, agrandie et remise à neuf ; [...] jardin ; très belle vue¹⁷ ». Le changement de la mode culturelle est évident : la vogue gibbonienne a vécu et d'autres centres d'intérêt ont émergé.

Survivre à la fin d'une vogue culturelle

Quand l'attraction liée au pèlerinage gibbonien à Lausanne commence à fléchir, l'Hôtel Gibbon doit trouver d'autres arguments pour assurer sa publicité. Ses propriétaires cherchent alors à promouvoir les qualités intrinsèques de l'établissement, en le positionnant comme un hôtel de premier ordre, bien situé et à la vue magnifique. Les archives montrent qu'ils ont recouru à différents moyens de séduction, d'ordre esthétique quand ils en louent le panorama [fig. 6], ou liés au progrès et à la modernité lorsqu'ils vantent son confort et ses installations dernier cri. Ce dernier atout figure notamment dans le guide Joanne de 1908, qui énumère un équipement d'avant-garde : « Garage d'automobiles – Deux ascenseurs – Éclairage électrique et chauffage central dans toutes

les chambres – Appartements avec toilette et bains.»¹⁸ [fig. 7]. L'Hôtel Gibbon est finalement démoli en 1920. La Première Guerre mondiale qui met fin au tourisme Belle Époque et à ses séjours de souvent longue durée, ainsi que la construction de nouveaux hôtels de luxe¹⁹ à Lausanne auront finalement raison de lui.

Si la page du voyage en Gibbonie lausannoise s'est tournée au début du XX^e siècle et qu'il n'est pas possible de réactiver une vogue culturelle faisant désormais partie du passé, chacun est néanmoins libre de faire revivre la mémoire de Gibbon à titre individuel. Tout voyageur peut en effet, selon ses envies et sa culture, retrouver les lieux où des souvenirs d'Edward Gibbon sont encore attachés. Il réalisera ainsi son propre pèlerinage, indépendamment de toute vogue culturelle ou touristique [fig. 8].



Fig. 8. Vestige de la façade occidentale de l'ancien Hôtel Gibbon à Lausanne (aile construite par Louis Bezencenet, 1905), 2021.

- 1 Friederich von Matthisson, *Briefe*, Zürich, Orell, Gessner, Füssli und Comp., 1795, 11^e lettre, 11 octobre 1789, p. 116-121.
- 2 Heinrich Marcard, *Briefe durch die französische Schweiz und Italien*, Hamburg, Benjamin Gottlob Hoffmann, 1799, p. 18-41.
- 3 Gibbon, *Mémoires, suivis de quelques ouvrages posthumes*, vol. 1, p. 241-242.
- 4 Johann Gottfried Ebel, *Manuel du voyageur en Suisse*, Zurich, Orell, Füssli et C^e, 1805, vol. 3, p. 218.
- 5 Si les informations ne sont que redondantes, la situation peut encore être considérée comme bonne (ce qui est le cas du mythe gibbonien à Lausanne). Cela devient plus compliqué quand récits de voyage et guides propagent des erreurs. Un mythe touristique fallacieux émerge alors, qu'il est très difficile de déconstruire.
- 6 Countess of Blessington, *The Idler in Italy*, Londres, Henry Colburn, 1839, vol. 1, p. 48-50. Je traduis.

- 7 Louis Simond, *Voyage en Suisse fait dans les années 1817, 1818 et 1819*, Paris, Treuttel et Würtz, 1822, vol. 1, p. 289.
- 8 William Beattie, *La Suisse pittoresque*, Londres, Georges Virtue; Paris, Ferrier, 1836, vol. 2, p. 131.
- 9 Elizabeth Missing Sewell, *A Journal Kept During a Summer Tour, for the Children of a Village School*, New York, D. Appelton & Company, 1862, p. 143. Je traduis.
- 10 L'hôtel du Lion d'Or se trouvait vers le milieu de la rue de Bourg et celui du Faucon sur l'actuelle place Benjamin Constant.
- 11 John Murray, *A Hand-Book for Travellers in Switzerland and the Alps of Savoy and Piedmont*, London, John Murray and Son, 1838, p. 145. Je traduis.
- 12 John Murray, *A Handbook for Travellers in Switzerland, the Alps of Savoy and Piedmont, the Italian Lakes and Part of the Dauphiné*, London, John Murray, 1886, vol. 1, p. 181. Je traduis.

- 13 Karl Baedeker, *La Suisse, manuel du voyageur*, C. Baedeker, Coblenz, 1852, p. 196-197.
- 14 [Victor Cérésolle], *Quelques renseignements sur Lausanne et le Canton de Vaud, précédés d'une notice sur Edward Gibbon, à l'usage des étrangers*, Lausanne, Imprimerie Genton, Voruz et Dutoit, 1858, p. 6-7.
- 15 Adolphe Joanne, *Itinéraire descriptif et historique de la Suisse, du Jura français, du Mont-Blanc et du Mont-Rose*, Paris, Hachette, 1859, p. 226.
- 16 *Id.*, p. 228.
- 17 Paul Joanne, *Suisse*, Paris, Hachette, 1908, p. 41.
- 18 *Id.*, cahier de publicité, p. 46.
- 19 L'Hôtel de la Paix (1910) et le Lausanne-Palace (1915) se trouvent dans les environs immédiats de la place Saint-François.